

TOMBOY :
GARCON(NE) MANQUÉ(E), FILM RÉUSSI

1. Les reflets de l'émotion.

Dès la première séquence, TOMBOY, le deuxième long métrage de Céline Sciamma, est en mouvement : il nous entraîne à la suite d'un/e enfant qui, perché/e sur le siège arrière de la voiture de son père (Mathieu Demy), s'enivre d'air.

L'ivresse, la liberté du mouvement : nous voici au cœur du sujet. Les films, ne l'oublions pas, ce sont des images qui bougent : motion pictures.

Par cette situation insolite, la réalisatrice nous entraîne loin des poncifs sécuritaires recensés à longueur d'infos. Pas de parent inquiet réclamant que l'enfant s'assye, juste un coup d'œil pour s'assurer que l'équilibre n'est pas instable. Pas de péril en la demeure. Pas de drame. Oui, on est loin de la logique urgentiste de la télé. Au plus près du cinéma qui parfois se résume à cela, la nuque de quelqu'un qui devant vous, contemple le même paysage que vous.

Le ravissement peut commencer. *Ravissement*, nom masculin : Émotion éprouvée par une personne transportée de joie et dans une sorte d'extase (Dictionnaire Robert). Voir Marguerite Duras : le ravissement de Lol V. Stein (ma référence). *Ravir*, verbe transitif : porter quelqu'un à un état de bonheur suprême (Dictionnaire Robert). Acte d'arracher quelqu'un à ses habitudes (ma définition). Pour le bonheur, le visage de l'enfant ne trompe pas : il n'est peut-être pas « suprême », mais il est bien là. Quant aux habitudes, on va bientôt comprendre à quel point elles sont, déjà, bousculées par cette entrée en matière.

Nous suivons l'enfant dans son installation à l'orée d'une vie nouvelle : c'est l'été dans la résidence où la famille emménage. Scindée en deux pour la circonstance. Mais là encore, pas de désaccord. Maman et la petite sœur sont arrivées avant, on ne les voit pas tout de suite mais on l'apprend vite. Comme on apprend vite qu'un troisième enfant est « en route », comme on dit : le ventre arrondi de la mère (Sophie Cattani) l'annonce. Le nouveau-né apparaîtra avant la fin du film.

Alors le temps de l'attente s'installe : que fait-on à dix ans quand on sait qu'on va changer de quartier, ou de ville ? On explore. On cherche les autres enfants. On participe à des jeux. Jusque là, l'enfant est d'un genre indéterminé, ni fille ni garçon : c'est seulement une jeune personne qui prend ses marques dans un nouvel environnement. Trouve quelqu'une à qui parler. Une petite voisine (Jeanne Disson). Laquelle, généreuse, ouverte, donne tout de suite son nom :

- Je m'appelle Lisa. Et toi, demande-t-elle, comment tu t'appelles ?
- Michael, répond l'enfant.

C'est (ce sera) donc un garçon. Qui s'en va avec Lisa retrouver d'autres garçons. On organise un nouveau jeu. On dit : vérité ou action ? Et le jeu consiste à dire quelque chose sur soi ou si on ne veut pas, à accepter un gage. Vérités, actions se succèdent.

Moi, critique de cinéma, j'entre à ce moment là dans la salle obscure : j'ai raté les premières minutes de la première projection à laquelle j'ai été conviée. Je m'assieds à tâtons parmi mes confrères et consœurs journalistes, attentifs, attentives. Et je commence à attendre la suite. Je voudrais que quelque chose se passe, qu'un incident ait lieu (trop de cinéma hollywoodien). Je n'ai pas encore compris que je suis, que nous sommes, en pleine action.

La réalisatrice, elle, ne se presse pas : apparemment, elle semble moins dans l'action que dans la vérité. Ses personnages sont eux aussi assis, comme nous mais en rond, pour se regarder. Ils se dandinent et se tortillent, s'esclaffent, s'interpellent, se lancent des défis dégoûtants (échanger son chewing-gum : pouah !). Les jeunes acteurs improvisent avec un tel talent qu'on finit par s'ennuyer un peu, nous les adultes, comme on s'ennuierait à côté d'un groupe d'enfants qui n'aurait rien à nous dire de spécial.

Je commence à m'interroger. Mais qu'est-ce que je suis venue voir, moi? Il s'appelle comment, déjà, ce film ? Ah oui, TOMBOY, de Céline Sciamma. C'est l'histoire...

Et là le ciel me tombe sur la tête. Enfin presque. Je me souviens de ce qu'on m'a dit de ce film : qu'il raconte l'histoire d'une petite fille qui se fait passer pour un garçon.

Instantanément et sans peine, j'identifie lequel des garçons présents à l'écran n'en est pas tout à fait un, sachant que la fille, la « vraie », Lisa, est facilement repérable (robe, cheveux longs, tout ça). Mais l'autre, l'indécis(e), c'est celui-ci, celle-ci, le blond, la blonde. Michaël. À ce moment du film, personne ne sait encore son nom de fille : il n'a pas été prononcé. Il va falloir attendre encore un peu. S'installer un peu mieux dans l'intrigue, dans la cité, voir venir. Laisser se préciser l'avenir : la première partie de foot, la première baignade, le jeu de l'identité partagé avec Jeanne, la petite sœur (la géniale Malonn Lévana). C'est avec elle, la petite sœur, d'ailleurs, que « Michael » redevient sous nos yeux celle qu'elle a toujours été jusqu'à leur arrivée, Laure (Zoé Héran). Ou plutôt, c'est avec elle que Laure partage l'existence secrète et fantasmatique de Michaël. Un secret pour chambre close, ou langage codé à la table familiale, à mesure que la menace du dévoilement se rapproche.

Car à l'extérieur, l'enfant à la double identité sexuelle s'enfonce dans son « mensonge ». Au point de devoir se fabriquer un sexe mâle à glisser dans son maillot une pièce coupé à hauteur de ceinture, lorsque les jeux

du lendemain prévoient une baignade. Arrêtons-nous sur ce leurre, petit rouleau de pâte à modeler glissé dans le slip à l'heure du bain, car c'est une super trouvaille de la réalisatrice que de le lui avoir fait fabriquer dans une matière molle d'un vert carrément surprenant. Comme si Céline Sciamma nous disait dans un clin d'œil : qu'est-ce que vous croyez, moi aussi, j'ai vu « Hulk » (Ang Lee, 2003) ou « L'incroyable Hulk » (Louis Leterrier, 2008)! Et je sais faire du cinéma avec effets spéciaux...

L'inscription à l'école du quartier et, suite logique du déroulement des saisons l'imminence de la rentrée scolaire, vont signer la fin de la comédie enfantine. Pour peu qu'on se soit identifié(e), c'est notre privilège de spectateurs, à l'héroïne, on finit par se retrouver dans un suspense que ce pervers d'Alfred Hitchcock n'aurait pas renié. Mais dans ce film réaliste où la réalité ne s'arrête pas à ce que l'on voit, inutile d'avoir recours aux portes qui grincent, aux plans rapprochés sur regards affolés, aux cris de femmes (toujours des femmes) plus stridents que ceux des oiseaux. Non. L'angoisse est montée doucement, comme souvent dans la vraie vie, véhiculée par les autres personnages, par des situations qui ne peuvent pas, puisque la réalité est maîtresse du jeu, se dérouler autrement. Quand la mère opte pour une confrontation frontale, elle ne le fait pas au nom des « il faut » ni des « je dois », mais simplement, parce qu'elle ne sait pas comment faire autrement. Plus, même : elle demande à sa fille, Laure, si elle voit un autre moyen de sortir de l'impasse relationnelle dans laquelle ses désirs d'émancipation des rôles sexuels l'ont fourrée.

C'est ainsi que doucement aussi, mais fermement, le film nous amène à comprendre que ces rôles sexuels sont des rôles, non des réalités objectives indétournables. Comme on joue à se faire peur, et même à se faire plaisir, dans l'enfance, on peut jouer longtemps à être ce qu'on n'est pas : un garçon, une fille, les deux ou rien de tout ça. Car les faits biologiques, dit alors le film de Céline Sciamma, ne sont pas les seuls moyens que les gens ont d'entrer en relation, de se connaître, de s'approcher les uns des autres.

Autre message, au passage, le courage des enfants, souvent dépassés par leurs choix, leurs réactions, leurs sentiments, mais qui furent rarement les lieux de leur crime quand celui-ci est commis au nom d'un impératif pour eux évident. Ainsi Laure/Michaël, près de la porte d'entrée, attend bravement le moment de faire face aux conséquences de son acte. Et ne s'enfuit qu'après avoir regardé dans les yeux l'amie qu'elle/il a trahie (par ses dis/simulations).

2. L'indifférence des sexes

Lors de la séance spéciale organisée le mardi 10 mai 2011 à 18 h 30 par Cinémas 93 et le Magic Cinéma de Bobigny, j'ai proposé pour souligner et accompagner la réflexion sur les rôles sexuels voulue par la réalisatrice, que l'on passe quelques extraits de films :

- traitant du même sujet, comme « Billy Elliott » (Stephen Daldry, 2000)
- abordant la différence, non pas sexuelle, mais d'espèce, comme dans le très beau film « Morse » (Tomas Alfredson, 2008)
- donnant à voir, enfin, l'étrange univers que représente, pour un(e) enfant, la sexualité telle qu'elle est véhiculée par les adultes dans le discours social. Ceci grâce à des extraits de « Zazie dans le métro » (Louis Malle, 1960) et « La petite » (Louis Malle, 1978).

Il s'agissait d'illustrer quelques traits psychologiques particuliers à cette période de la découverte des rôles sexuels :

- Le caractère flou de la frontière entre masculin et féminin, tant dans les apparences (qu'on retrouve d'ailleurs au seuil de la vieillesse) que dans les comportements (déguisements,

séances de maquillage, danses équivoques, pratiqués autant par les filles que par les garçons).

- L' « inquiétante étrangeté » de l'autre, quelles que soient sa nature et sa culture, pour ces chrysalides, petits « moi » en formation tout aussi étranges à leurs propres yeux.
- La prégnance, voire la violence du modèle adopté dans nos sociétés pourtant policées, où l'enfant est très vite pris(e) dans le maillage serré du masculin/féminin, de la différence non pas des sexes (indiscutable), mais des genres, ce qui l'est beaucoup plus. Discutable.

Sur ce dernier point, certains groupes de pression socio-éducatifs ne s'y trompent pas, qui réclament par le biais d'une ancienne ministre que les facultés renoncent aux études de genre, s'il le faut par la force. On pourra consulter, à ce sujet, la pétition « Enseigner le genre : contre une censure archaïque » de l'Institut Émilie du Châtelet (IEC). Ou voir son site : <http://www.mnhn.fr>

Pour laisser les enfants grandir tranquilles, hors d'atteinte des manipulations des adultes, faudra-t-il bientôt militer pour le droit à l'indifférence (des sexes, voire des genres –cf. le queer)? Une piste à suivre, qui pourrait les mettre à l'abri de bien des abus.

3. De quel « sexe » parle-t-on aux enfants ?

Contrairement aux chatons, par exemple, ou aux poussins, qu'ils ont plus de mal à déterminer sexuellement au premier abord, les adultes savent très vite de quel sexe est un enfant. C'est une des premières informations dont ils disposent pour l'identifier. Il leur est donné ensuite le soin de répercuter l'information sur l'enfant. Ils lui parlent donc « sexe » (ou « genre », dit-on maintenant pour distinguer le fait social du fait biologique) très rapidement. Tant et si bien que l'identité sexuelle apparaît

comme naturellement acquise. Puisque si précoce... Mais non, c'est un discours social, une convention comme une autre, qui nous permet de situer les êtres dès leur plus jeune âge. D'ailleurs, de quel « sexe » leur parle-t-on. ? Dans notre siècle, par souci éducatif, n'a-t-on pas tendance à évoquer la sexualité sous son aspect uniquement utilitaire? À rationaliser le sexe pour le faire apparaître comme quelque chose de pragmatique, utile, efficace ? Un outil comme d'autres. Celui-ci permettant aux vivants de se reproduire, avec un petit plus pour les humains (certains, du moins, qui osent en parler avec leurs enfants) qui serait le plaisir ?

Le plaisir, bien sûr, tous les enfants l'éprouvent. Même avant de naître, disent certains savants fort savants. La seule chose, c'est qu'ils n'en connaissent pas qu'un, mais plusieurs. Polymorphes pervers, a dit Pépère Freud. Des plaisirs, ils en ont plein, de toutes sortes, dispensés par tous leurs sens en éveil. Or nous, adultes formatés, nous n'en reconnaissons plus qu'un officiellement. L'essentiel, quand il a droit de cité : le plaisir sexuel.

4. Séquences avec sens, mais pas unique

Assignation à résidence sexuelle, paroles d'adultes et observations enfantines, destin biologique et utilitaire, plaisir et détournement dudit : tel est le parcours que j'ai voulu illustrer avec les extraits de films proposés.

- **Billy Elliott** n'aime pas la boxe. Dans le gymnase de la ville minière où il s'exerce, à 13 ou 14 ans, les garçons font de la boxe et les filles font de la danse. Billy tombe amoureux non pas des filles, mais de la danse. Et si maladroit soit-il au début, il finit par faire des pointes mieux qu'aucune d'entre elles. Une vocation. Évidemment difficile à faire admettre dans le milieu macho où il évolue. Un milieu où pourtant, tout le

monde sait qu'il y a des danseurs qui, à la manière de Fred Astaire, parviennent à (avoir l'air d') être des hommes.

- La jeune héroïne de **Morse**, elle, n'est pas tout à fait de ce monde : c'est une enfant vampire dont le petit voisin, fasciné, tente longtemps de s'approcher en vain. Comme elle se nourrit de trucs bizarres (essentiellement le sang de ses victimes), les sucreries ont tendance à la rendre malade. Et c'est à la faveur d'un cadeau presque empoisonné que le garçon va découvrir qui elle est . il lui offre un bonbon que par amitiés, elle accepte d'avaler sachant qu'il va la rendre malade. Les filles, souvent, c'est comme ça : prêtes à se sacrifier pour ne pas déplaire. Puis elle disparaît au coin de l'immeuble pour aller vomir tripes et boyaux. Après quoi, il faut bien expliquer. Le jeune voisin, compréhensif et décidément amoureux se dit que bon, elle est vraiment d'une autre espèce mais puisque c'est elle... Et quand elle lui pose la question fatidique : « Tu m'aimerais si j'avais été une fille [sous entendu : comme les autres] ?», il répond oui.
- Avec **Zazie**, qui a la langue bien pendue et suffisamment habile pour sucer une glace tout en tenant une conversation vigoureuse avec une dame, on est sur un autre registre. Celui d'une fillette qui, comme la plupart des enfants, se trouve confrontée à l'étrange comportement des adultes. « Ah, l'amour, l'amour ! » lui dit la dame qu'elle a surprise dans les bras d'un gendarme. Zazie voit bien que ça les préoccupe, et elle n'a rien à y redire, sauf peut-être en ce qui concerne le choix d'un membre de la maréchaussée. Tout en marchant, l'adulte et la fillette échangent des propos sur l'amour, le sexe, le plaisir. Au point qu'un peu plus tard gavée, mais pas de glace, Zazie finit par lâcher : « L'amour, y a pas qu'ça dans la vie ! ». Polymorphe perverse, on vous disait.

- Quant à **la Petite**, née dans un bordel de la Nouvelle Orléans, elle voit naître son petit frère quand commence le film, avec un mélange de dégoût de d'ahurissement que l'on déchiffre en gros plan sur le visage de Brooke Shields, tandis que la bande son nous restitue des cris féminins dont on ne sait s'ils sont de douleur ou de plaisir. Quand même heureuse du résultat, la Petite s'en va gaiement annoncer la bonne nouvelle aux filles et à la mère maquerele. Mais celles-ci semblent assez désabusées et pour tout dire, elles ont trop à faire pour prêter beaucoup d'attention à cette sottise : la naissance d'un enfant de plus, à nourrir et protéger des dangers d'une vie toujours borderline. La gamine, quant à elle, va devoir apprendre ce que c'est que la vie d'une fille de joie, et toutes les filles (au moins) savent que c'est pas la joie.

L'ensemble forme un tableau assez sombre, quoique fidèle, du menu « sexe » que les adultes d'aujourd'hui proposent aux enfants. Lesquels, comme ces films puissants le soulignent, ne sont pas dupes des beaux discours sucrés dont ils enrobent leurs bonbons au poivre. Et souvent, plus qu'on ne le croit, comme la fillette de « Morse », ça les fait gerber. Ce qui donne, on le sait, beaucoup de désordres à l'adolescence et parfois même avant.

5. L'art et la manière

Reste que nous étions au cinéma, art qui ne s'embarrasse pas toujours de discours pour dire ce qu'il a à dire. On l'a vu au début du film, le choix d'un angle de prise de vue, la longueur d'un plan, celle du suivant, sont autant de moyens d'expression mis à la disposition du réalisateur, de la réalisatrice. Et là, pour le coup, la différence (des sexes) a son importance. Non pas dans ce qu'ils/elles ont à dire, mais dans l'accès dont les un(e)s et les autres disposent pour parvenir à leurs fins : au mot

« FIN » écrit sur un écran dans une salle obscure. On sait qu'en moyenne, ces dernières années et selon les crûs, sont sortis sur les écrans français entre 12 et 20 % de films réalisés par des femmes, toutes nationalités confondues. Elles ont été 26% des depositaires de demandes d'avance sur recette (74% de demandes masculines), et 33% à bénéficier de l'avance (67% d'hommes), entre 2007 et 2010. Ces chiffres nous ont été communiqués lors de la rencontre intitulée French Touch, au 33^{ème} Festival international des films de femmes de Créteil, par Anne Tudoret, du Bureau d'accueil des auteurs du CNC, que l'on peut joindre à l'adresse mail suivante : anne.tudoret@cnc.fr. Table ronde qui réunissait autour de Jackie Buet, directrice et initiatrice du festival, outre Anne Tudoret et moi-même, les réalisatrices Élise Girard et Marina Déak, ainsi que l'actrice et réalisatrice Maria de Medeiros.

La réalisatrice de TOMBOY, Céline Sciamma, née en 1980, déclare dans les interviews qui ont précédé ou suivi la sortie du film, qu'elle a choisi de travailler en structure légère pour contourner l'obligation d'inflation qui frappe les jeunes réalisateurs (des deux sexes) au moment du deuxième film. C'est ce qui donne sa fluidité, son style, au film.

« *Je voulais faire un film libre, léger, frais.* », dit-elle aux Inrockuptibles (20.04.11). Le scénario, elle l'a écrit en un mois : « *Je me suis fixé quelques règles, en m'imposant notamment de ne pas dépasser cinquante séquences et de les situer dans deux décors principaux. Les cinquante séquences devaient être essentielles au récit, ce qui permettait une grande concentration, des scènes chargées d'enjeux. C'était également le moyen de rester libre et de continuer à inventer tout le temps.* » (entretien avec Bernard Payen, février 2011, in dossier de presse). La préparation a été plus rapide que pour la plupart des films : « *Je n'avais que trois semaines pour trouver mes acteurs, du coup, je n'ai pas cherché mes actrices comme je l'avais déjà fait* » (pour son premier long métrage : « *Naissance des pieuvres* », 2007). Le tournage, lui, a duré 20 jours : « *J'ai une peur bleue de ce qui se fige. Si j'ai choisi le sujet de*

l'enfance, c'est pour être du côté de l'énergie. », confie-t-elle à Télérama (20.04.11). La technique de prise de vue utilise l'appareil de photo-caméra Canon 7D. Dans le dossier de presse de son film, Céline Sciamma explique : *« L'appareil photo bouleversait aussi la donne car Crystel Fournier, la chef-opératrice, ne l'avait pas encore utilisé, et pouvait s'amuser à en prendre possession. Comme elle est moins lourde que les caméras traditionnelles, cela permettait aussi plus facilement de filmer à hauteur des enfants »*.

Une façon de nous ramener aux sources de nous-mêmes.

CATHY BERNHEIM, 10 mai-27 juin 2011.